

Hélène PARENT, *Modernes Cicéron, La romanité des orateurs révolutionnaires (1789-1807)*, « Études romantiques et dix-neuviémistes », 120, Classiques Garnier, Paris 2022, 550 pp., ISBN 978-2-406-13812-9.

La présence obsédante de l'antiquité gréco-latine dans l'esprit public de la période révolutionnaire, et plus spécialement de l'héritage romain, a donné lieu à des ouvrages nombreux et bien connus. Ce fonds imposant, dont Hélène Parent (HP) témoigne dans son abondante bibliographie (497-532), laisse la place à de nouvelles interrogations. Mieux encore, HP a souhaité le prendre à rebours et rompre avec une tradition historiographique que l'on pourrait qualifier de condescendante.

À l'issue des violences de 1793, les thermidoriens, qui inventèrent le mot de « Terreur » pour qualifier cette période, veulent rompre avec une anticomanie qu'ils jugent responsable de l'aveuglement et de la petitesse d'esprit des Conventionnels, des Montagnards et des Girondins, pour une fois tous unis dans « une admiration de la littérature et des arts anciens portée jusqu'au ridicule » (Volney, 19). On a reproché aux orateurs révolutionnaires d'avoir balancé entre manque d'érudition et fantasme, d'avoir produit une « langue de bois » lassante et creuse. HP nous donne quelques exemples bien sentis de cette prise de distance qui, sous la plume de Volney, de La Harpe puis de Benjamin Constant est d'autant plus radicale que ces auteurs estiment avoir d'Athènes et de Rome une connaissance profonde et juste qui faisait cruellement défaut à leurs prédécesseurs. HP revient plus loin sur les Thermidoriens (rupture ou continuité, 168-173), dont le parti pris fera fortune. HP montre bien comment l'école romantique puis la mouvance socialiste ont raillé la romanité des orateurs révolutionnaires, allant jusqu'à y voir une triste farce, pour reprendre le mot célèbre de Marx. Après eux, de nombreux historiens ont assimilé l'usage de Rome à celui de la guillotine, Brutus, Caton, Cicéron devenant en quelque sorte la caution des crimes de la Terreur. L'ouvrage d'HP rompt avec cette vision commune. Les références romaines, leur présence explicite ou sous-jacente, la part qu'elles prennent dans l'élaboration d'une pensée politique neuve n'ont pas été assez étudiées. HP nous montre comment, par le truchement de ce qu'elle appelle la « romanité », l'orateur révolutionnaire crée, *ex nihilo*, le type de l'orateur politique et parlementaire qui fera les grandes heures du XIX^{ème} siècle et suivants. Elle aborde le sujet sous son aspect discursif, littéraire et psychologique, qui a créé une Rome « au moins autant vécue que pensée »



(33). La romanité des révolutionnaires doit être étudiée « en soi », dans l'oubli de la réception négative dont elle a fait l'objet.

C'est en se concentrant sur les textes seuls que HP veut mettre à jour la romanité comme facteur de continuité dans le temps révolutionnaire et comme point de création de « la figure de l'orateur politique ». Le corpus sur lequel s'appuie cette analyse est constitué de 329 discours prononcés en assemblée par 168 orateurs au cours de la période allant de la création de l'Assemblée constituante (1789) à la suppression du Tribunat par Napoléon Bonaparte (1807).

La première partie de l'ouvrage est consacrée au legs de l'Ancien régime. De quelle Rome héritent les orateurs révolutionnaires ? la question est de bon sens : les révolutionnaires qui se découvrent orateurs en 1789 sont des adultes, plus ou moins avancés en âge, nourris d'une culture romaine qui a fleuri au cours du XVIII^{ème} siècle. Par leur formation, scolaire et supérieure, et par la constitution d'un premier imaginaire romain au temps des Lumières, les futurs orateurs sont formés au moule de l'idéal cicéronien du *vir bonus dicendi peritus* et à l'usage de la rhétorique (55-64) ; l'usage d'*exempla* romains dans leurs discours vient de loin. Pour ce qui concerne la formation juridique, HP concentre peut-être trop les antériorités sur la seule formation, sans s'attarder sur le métier d'avocat ou les plaidoyers qui, au XVIII^{ème} siècle, n'étaient pas étrangers à une forme de romanité. Dès avant la Révolution, se font jour de premières interrogations sur le sens et la valeur de cette éducation romano-centrée. Les reproches des thermidoriens n'ont rien de bien nouveau. Cette situation paradoxale par laquelle on rejette un système dont on est exclusivement nourri est un fil directeur de l'ouvrage, et sans doute un des plus intéressants : la romanité des orateurs n'était pas aveugle à ses propres défauts. Cette partie annonce également d'autres points essentiels de la démonstration à venir. L'éloquence révolutionnaire est le fruit d'une forte innutrition qui ressurgit à toute occasion (214). Cette romanité est aussi fortement mémorielle. Les images (souvent les mêmes) qui saturent les discours viennent moins d'une lecture préalable d'un texte latin que d'un fond mémoriel, personnel et commun à tous, qui remonte à la surface dans une sorte d'évidence. Cette mémoire commune ne doit pas faire illusion : la scolarité latine ne fait pas des latinistes. Le recours aux traductions, que l'analyse ne souligne peut-être pas assez, atteste d'une latinité faillible à l'âge adulte. Quel était exactement le niveau de connaissance de Robespierre ou celui de Saint-Just ? C'est ce que HP ne

nous dit pas dans le développement qu'elle leur consacre (83-91 et 94-97). Cependant, elle relève plus loin le cas de Danton, qui n'avait pas cette culture, et chez qui la romanité agissait selon des approches « mnémocooustiques » (238). Ce point très intéressant aurait sans doute mérité un plus long développement car Danton ne devait être seul dans ce cas, à la tribune comme dans le public ; il montre, ce qui n'a pas échappé à HP, que la romanité, même si elle n'est pas toujours maîtrisée, se rend indispensable aux orateurs. Ce que cette formation initiale apporte de certain, c'est sa propre justification : elle est le bagage indispensable et incontesté pour saisir les enjeux du pouvoir. Avec elle, Cicéron est à la fois un héritage mais aussi, et surtout, un tremplin pour construire l'avenir (70). Cette idée, tôt venue dans l'exposé des faits, est le centre de gravité de l'ouvrage. La première partie se termine par un survol de la culture romaine du XVIII^{ème} siècle, sorte de Renaissance qui ne dit pas son nom, marquée par le rejet du latin et de la rhétorique institutionnelle et religieuse et par l'accaparement des grands auteurs, modèles de vertu et plus encore de sciences politiques. Ces développements, très riches, montrent comment, au-delà de l'Antiquité scolaire, le siècle de Voltaire a su créer un imaginaire antique puissant, qui était moins un modèle à imiter qu'un support métaphorique et enthousiasmant pour penser la politique sous la férule absolutiste. La Rome républicaine, dont la philosophie des Lumières est pleine, est recomposée comme un âge d'or, celui de la liberté, de l'homme nouveau, de l'homme bon, de la parole publique et de la vertu. Les Révolutionnaires, gavés qu'ils étaient de Rome et des philosophes, n'ont pas voulu recréer cet âge d'or mais, à partir de lui, constituer le leur.

Ce qui paraît facile à dire est très difficile à faire. C'est tout l'objet de la deuxième partie de l'ouvrage de montrer la puissante contradiction qui se noue autour de l'ancien et du moderne. Comment, avec Cicéron et ses pairs, faire table rase du monde ancien pour en édifier un nouveau ? Les événements y ont contribué. Parler pour convaincre, parler pour changer le monde, c'est ce qu'il a fallu créer de toutes pièces et sans préparation dès les folles journées de 1789. Il fallut inventer l'éloquence délibérative. Dans cette expérience novatrice, les orateurs, dans leurs discours, précisaient les contours de « la Rome imaginée » qui est la leur, et jouent un rôle déterminant dans sa diffusion auprès du plus grand nombre. La galerie des ennemis du genre humain se précise : César, Crassus, Clodius, Marc Antoine, Octave, et leur champion à tous, Catilina. N'est-il pas ré-

vélateur que le pétitionnaire Jean-Baptiste Louvet parle de « modernes Catilina » (214) ? Contre eux, le quatuor formé de Caton, des deux Brutus, le fondateur de la république et le tyrannicide, et Cicéron. Pour l'efficacité, ces personnages sont actualisés et stéréotypés (des pans entiers de l'œuvre de Cicéron sont simplement ignorés, contrairement au Cicéron des Lumières, beaucoup plus riche). Pris entre le désir d'imiter (au risque du ridicule) et la nécessité d'inventer (au risque de l'absence d'inspiration), les orateurs révolutionnaires usent de stratégies hésitantes sinon contradictoires. HP soutient, et c'est là le nœud de tout son ouvrage qu'ils ont ouvert « une troisième voie : l'Antiquité romaine subit dans leur discours un processus de métamorphose d'un matériau ancien vers un objet nouveau, et ce qui paraît relever de l'imitation doit en réalité être interprété comme un geste créateur » (195). HP décrit les méandres de cette aventure intellectuelle et psychologique, dans des pages passionnantes. Elle donne à voir que l'innutrition collective conduit à des formulations d'initiés. Un exemple parmi cent, cette saillie du pétitionnaire Jean-Baptiste Louvet qui s'adresse aux députés : « Et si, lorsque ces mesures de vigueur et de prudence auront été prises, si les nouveaux Tarquins trouvent des Porsenna, en pareille conjoncture, un coin de l'Italie produisit Scaevola, mon immense pays vous en fournirait mille » (cité 215). Qui aujourd'hui comprendrait cette phrase, même dans un public cultivé ? Il est une autre question que HP ne pose pas assez : qui la comprenait en 1791 ? Une chose est sûre : « l'imagerie romaine », quelque effet musical, probatoire ou incantatoire qu'elle produise sur l'auditoire, se rend impérative au discours révolutionnaire. Ce que montre très bien HP, c'est qu'elle opère « une connivence qui se crée à partir d'une connaissance partagée, phénomène qui renforce l'effet de communauté et donc facilite l'adhésion de l'auditoire » (251). Au-delà de cette étonnante métamorphose de Rome opérée au sein des assemblées révolutionnaires, HP démontre combien les discours, dépassant leur vocation délibérative et politique, font réflexion sur eux-mêmes, sur l'éloquence et le rôle de l'orateur. Ils peuvent être lus (et surtout ont dû être entendus) comme « des traités de rhétorique en acte » (231). La romanité partagée permet ainsi de créer, au sein des assemblées, un champ émotionnel puissant dans lequel s'épanouit le *movere* cher à Cicéron. HP consacre un long et stimulant développement à la théâtralité de « cette rhétorique du spectaculaire » (257-274). Mieux encore, les orateurs des assemblées révolutionnaires inventent une langue, ou un re-

giste de langue, qui n'appartient qu'à eux et qui répond à l'insoluble problème : comment écrire latin en français ? Au-delà des tournures et du style périodique, le latin de Cicéron est le modèle central de l'éloquence révolutionnaire (275-285). Il est avant tout l'inspirateur d'une nouvelle langue, une langue vivante et révolutionnaire faite pour la politique et qui s'adresse au peuple. HP le dit plusieurs fois : cette langue n'est pas celle de Marcus Tullius Cicero ; c'est celle des Modernes Cicéron, « dont la romanité, comme façon de vivre l'événement révolutionnaire, se met au service de l'invention et de la régénération » (284).

La troisième partie, au titre évocateur (« Fictions romaines, nation française – Cosmogonie de la modernité ») s'emploie à trouver une porte de sortie. La romanité révolutionnaire est d'abord une mythologie, une trame fictionnelle dont le but est de représenter les structures essentielles de la réalité sociale. Cette Rome, à la fois imaginée et racontée, permet aux orateurs de parler de la Révolution sur un mode épique et héroïque. Au bout de cette logique, la Révolution s'invente elle-même sans autre recours qu'à ses propres forces, « accomplissant ainsi la *translatio imperii* rêvée des humanistes » (289). Les intellectuels de l'âge des Lumières l'avaient déjà dit : leur siècle n'était pas celui de l'éloquence politique. Les grands débats, les oppositions d'idées ne sortaient jamais du cercle étroit du cabinet du roi, secret par nature. L'éloquence déployée dans les Parlements n'était pas retranscrite et dès lors privée d'existence. HP met en avant ce qu'a été la découverte, dès juin 1789, du combat oratoire et, à travers lui, des débats contradictoires dans le face à face des opinions divergentes. Cette situation nouvelle est intrinsèquement liée à la liberté ; l'orateur, pris dans la diversité et le nombre des conflits, réinvente la politique comme *stasis*, à l'aide du matériau romain. Cet espace conflictuel crée un terrain commun, organisé par « une grammaire commune » qui est la condition même de la joute oratoire. Rome est au centre de « ce pacte polémique » (299-303). En suivant les arguments d'HP, la romanité est l'espace de combat, dont elle fournit les armes, les règles et le langage. C'est à travers elle que l'on se traite mutuellement de Catilina, sans jamais se lasser. C'est à travers elle, également, que vit l'espoir de régler les conflits sans passer par la violence physique ; c'est aussi elle qui cautionne les pires excès (320-322). En attendant que cette éloquence cède la place, à nouveau, au silence que lui imposera progressivement Bonaparte (176-182 et 334-339), les orateurs développent à travers leurs discours une littérature épique, dotée de sa poétique, de son chaos initial, de ses

monstres, de ses héros. Au cours de ce cycle, les orateurs écrivent une épopée, la leur et celle de la nation. L'ouvrage se termine sur le point qu'il a préparé pas à pas : le matériau romain a permis aux orateurs révolutionnaires d'inventer la nation française moderne. Pour consolider cette conclusion, HP utilise le concept (bien connu pour son efficacité en sciences sociales) de Benedict Anderson d'« *imagined community* ». Pour que la nation devienne une communauté imaginée, il a fallu imaginer Rome, créer un idéal qui passait par un « Cicéron rêvé », préalable absolu à l'invention du Cicéron moderne. C'est tout le sens de cet ouvrage de montrer comment l'orateur, sous le costume romain, s'est découvert révolutionnaire et français. HP regrette que le mot de « révolutionnarité » n'existe pas ; elle en aurait volontiers fait le synonyme de romanité (447).

Le lecteur pourra regretter que quelques citations disposent de toutes leurs références sauf de leur date. Il pourra aussi éprouver une gêne à retrouver au fil de l'ouvrage plusieurs fois la même citation, certes analysée sous un jour différent ; mais sans avertissement de l'auteur, le sentiment de déjà-vu est inconfortable. Foisonnant de citations pertinentes, cette somme ne prête guère le flanc à la critique, si ce n'est peut-être qu'un trop fort volume tend à diluer le message. D'une approche novatrice, s'exonérant des catégories habituelles des études de réception, HP nous permet de considérer la place de Rome et de Cicéron dans l'espace-temps révolutionnaire sous un jour nouveau. Elle fait œuvre salutaire en prenant ses distances avec la défaveur dont la romanité des révolutionnaires a fait l'objet. Toutefois, elle adopte peut-être trop facilement le point de vue qu'elle prête aux révolutionnaires d'avoir, à leur tour, brocardé le Cicéron des écoles et de l'Ancien Régime. Les Lumières avaient très largement entamé la rédemption du moderne Cicéron. Le rôle de Voltaire sur ce point aurait pu être mieux mis en valeur. De même, l'absence d'auteurs comme d'Olivet, Morabin ou Bernardi, pour ne rien dire de Middleton traduit par Prévost, crée un angle mort. Combien de révolutionnaires n'ont connu le Cicéron républicain que par leur truchement ? De même, HP n'a pas évoqué la littérature contre-révolutionnaire qui fleurit tout au long du XIX^{ème} siècle, pour laquelle il n'y a de bon latin que celui des Pères de l'Église, et qui honnit en des pages cinglantes la latinité républicaine du XVIII^{ème} siècle et surtout celle de la Révolution. Ces remarques manquent peut-être leur cible, HP ayant choisi de se concentrer sur les seuls textes de son corpus.

Il ressort de ce livre stimulant que Cicéron, sous l'effet d'une volonté commune à tous les orateurs, amis ou ennemis, s'est échappé du monde ancien pour devenir un *Cicero novus* libérateur des énergies et annonciateur de temps meilleurs. Que Cicéron puisse aider à créer un monde nouveau n'est pas le moindre enseignement de cet ouvrage.

Philippe ROUSSELOT